

gval

groupe de recherche
sur l'Amérique latine

MIGRATIONS, GUERRES ET IDENTITÉ :
FAITS ETHNO-HISTORIQUES ZORÓ
Gilio Brunelli*



CEDI - P. I. B.
DATA 07/04/87
COD 20017

MIGRATIONS, GUERRES ET IDENTITÉ :

FAITS ETHNO-HISTORIQUES ZORÓ

Gilio Brunelli*

*Département d'anthropologie

Université de Montréal

Ce texte a été publié grâce
à une subvention du fond F.C.A.R.
pour l'aide et le soutien à
la recherche.

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction	1
2. La littérature	3
3. Leur nom	5
4. Migrations et origines	7
5. Occupation du territoire	11
6. Groupes locaux et identité	18
7. Les relations sociales de parenté	23
8. Le pouvoir politique	25
9. La subsistance	27
10. La situation actuelle	30
11. Notes	31
12. Bibliographie	
a) Ouvrages	38
b) Articles de journaux	41

LISTE DES CROQUIS

CROQUIS 1 - Hydronomie occidentale et hydronomie zoré	8
CROQUIS 2 - Emplacement de quelques <i>malocas</i> zoré	10
CROQUIS 3 - Les Zoré entre 1900 et 1930.....	13
CROQUIS 4 - Expansion zoré vers l'ouest	15
CROQUIS 5 - Retraite au coeur du territoire	16
CROQUIS 6 - Distribution de l'espace à l'intérieur de la <i>maloca</i>	26

1 INTRODUCTION

Un des défis qui guettent tout chercheur qui travaille auprès de peuples amérindiens de l'Amazonie consiste non seulement dans la reconstitution de l'histoire du peuple qu'il a choisi d'étudier, mais aussi dans l'effort de le faire tout en montrant les relations entre les différents groupes qui composent le peuple en question. Tâche sans doute des plus difficiles car les éléments dont on peut disposer pour s'en acquitter honorablement se réduisent souvent à très peu de chose. Néanmoins c'est la seule qui, nous croyons, permet de saisir la force et la vitalité des mouvements historiques qui façonnent les peuples amérindiens.

Le manque de documents écrits et la difficulté des fouilles archéologiques ne font que rendre plus passionnant ce défi, qui doit alors être relevé à l'aide de techniques qui ressemblent étrangement à celles utilisées par Sherlock Holmes pour résoudre des problèmes de tout autre nature.

L'ethnologue doit se baser sur des indices minces et se fier à des récits qui, tout en se contredisant, sont néanmoins unanimes quant à l'affirmation que l'origine du monde, des êtres humains, du peuple en question et, éventuellement, de chacun de ses groupes locaux, ne remonte qu'à l'époque où - à quelques générations près - les arrière-grands-parents des arrière-grands-parents de la présente génération ont été "inventés", d'une façon ou d'une autre, par un dieu qui s'ennuyait de sa

solitude.

Les hypothèses que l'on parvient ainsi à formuler souvent ne tiennent que quelques mois, juste le temps nécessaire pour recueillir des nouveaux indices et des témoignages plus précis.

Souvent le découragement s'ensuit et l'ethnologue, assis à son ordinateur, détruit d'une seule touche le fruit de longues nuits de travail.

Nous croyons que tout chercheur qui se livre à des recherches dans ce domaine ne devrait pas se laisser décourager. Il devrait, par contre, essayer de rendre compte, autant que possible, d'où est venu le peuple étudié et de quelle façon il s'est constitué, tout en sachant que le processus même d'investigation scientifique et l'avancement du savoir se réalisent exactement par la négation d'hypothèses précédemment retenues et de théories solidement établies.

Nous avons eu l'occasion de travailler avec un peuple amazonien et les préoccupations théoriques et méthodologiques que nous venons d'exposer nous ont toujours guidé dans notre travail d'anthropologue (1). Dans les pages qui suivent, nous présentons quelques-uns des résultats de cette enquête, qui n'est pas finie, en attendant que des chercheurs plus chevronnés s'en servent pour montrer leur insuffisance et aller ainsi plus loin dans la connaissance de ce fascinant ensemble de peuples amérindiens que sont les **Tupi-Mondé**, et les **Zoró** plus particulièrement.

Le texte qui suit est conceptuellement composé de deux parties: des informations ethnographiques sur les **Zoró** et une analyse ethnohistorique qui, tout en suggérant une hypothèse quant à l'origine du peuple **zoró**, se soucie de montrer les relations entre les différents grou-

pes locaux. Nous considérons même que c'est exactement dans l'étude des relations entre les groupes locaux que l'on pourra trouver des réponses plus cohérentes et plus satisfaisantes au problème de l'origine des différents peuples **Tupi-Mendé**, dont les **Zeré**.

Nous avons toutefois préféré ne pas séparer les deux parties, mais les organiser plutôt de telle sorte que tout en découvrant les **Zeré** (la littérature et le nom), nous soyons amenés à nous demander d'où ils sont venus et qui ils sont (migrations et origine, occupation du territoire, groupes locaux et identité), pour voir, finalement, comment ils s'organisent au niveau social, politique et économique (les relations sociales de parenté, le pouvoir politique, la subsistance). Quelques informations succinctes permettent, finalement, de connaître leur situation actuelle.

Quant à la méthodologie de travail, la méthode de l'informateur-clé a été retenue pour l'enquête sur les thèmes dont il est ici question et les conversations avec nos informateurs se sont déroulées dans leur propre langue (2).

2 LA LITTÉRATURE

Les **Zeré** sont un peuple amérindien de l'Amazonie brésilienne dont on ne trouve nulle trace dans la littérature ethnologique jusqu'au début des années 1980. Leur existence même n'était connue, à l'intérieur de l'univers occidental, que par quelques aventuriers qui, depuis la fin du XIX^e siècle, s'étaient avancés dans les régions de la rivière Roosevelt à la recherche de caoutchouc d'abord et de cassitérite ensuite. On ne connaissait ni leur nom, ni leur langue et les premiers contacts établis avec eux se sont faits sous le signe de la violence, comme on verra plus loin.

En 1968, Francisco Meirelles, explorateur de la FUNAI (3), au cours des opérations préparatoires de l'expédition qui devait établir le contact avec les **Suruí (Paiter)**, organisa un survol de la région entière et découvrit officiellement et définitivement les **Zoró** (4). Une expédition entreprise en 1971 (Revista de Atualidade Indígena 1978: 4), ou en 1972 (Praxedes 1977: 75) par Apoena Meirelles et José do Carmo Santana descendit la rivière Branco à la recherche des **Zoró** sans toutefois parvenir à les trouver. Si un rapport de cette expédition a été écrit, il demeure bien gardé dans les archives de la FUNAI.

D'après nos recherches bibliographiques et d'archives, les plus anciens documents accessibles au public, - on ne remonte qu'à 1975 - qui nous parlent de ce peuple sont des textes du CIMI (5). Ces documents nous informent clairement, pour la première fois, de l'existence et de la localisation de quelques *malocas* (6) **zoró** (Boletim do Cimi 1975 et 1976). Par ailleurs, on trouve des références à un groupe que l'on peut maintenant identifier avec certitude comme étant les **Zoró** dans un document de 1975 (Chiappino 1975: 8 et 18) et aussi dans un article d'Arnaud et Cortez (1976: 14), qui, à l'époque, les considérèrent des **Gavião**.

Dans un autre document, publié la première fois en 1914 (Roosevelt 1919), on mentionne des Amérindiens qui habitaient le long de la rivière Roosevelt (7), mais nous considérons que ces informations ne sont pas assez précises pour que l'on puisse les identifier comme étant vraiment des **Zoró**.

Nimuendajú (1948) et Lévi-Strauss (1955), parlant des Amérindiens qui vivaient dans la région où se trouvent actuellement les **Tupi-Mondé**, présentent des groupes qui, par leur dénomination et par la description

sommaire qu'ils en donnent, nous font penser aux **Zoré**, mais, une fois encore, nous ne croyons pas être en mesure de pouvoir les identifier comme étant des **Zoré**.

A la fin de 1976 (8), la FUNAI commença à parler d'organiser une expédition pour établir le contact avec les Amérindiens de la rivière Roosevelt et, à partir de ce moment, les documents, au début surtout des articles de journaux, se multiplièrent (9).

Il s'agit là, d'après nous, de la seule "littérature" publiée sur les **Zoré** avant que les agents de la FUNAI n'établissent le contact avec cette population en octobre 1977.

3 LEUR NOM

Comme il arrive à beaucoup de peuples de l'Amazonie, le nom par lequel ces Amérindiens sont maintenant connus, **Zoré** ou, dans son acception plus populaire, **Zorois**, n'est pas une auto-dénomination, mais un surnom - d'origine **suruí** - qui leur a été donné par les Blancs et qui a fini par s'imposer.

En effet, le mot **zoré** est la forme finale qu'a pris le mot **monshoro** (Praxedes 1977; Revista de Atualidade Indígena 1978), par lequel les **Suruí** (10) désignaient dans leur propre langue leurs ennemis du Nord, c'est à dire en l'occurrence les **Zoré** (11). Quant à la signification du mot **monshoro**, nous ne la connaissons pas et les **Suruí** ont préféré ne pas la révé-

ler (12). En effet, l'affirmation du journaliste de la *Folha de São Paulo* (23.04.1978), pour qui *monchorro* - c'est sa transcription - signifierait tout simplement *cabeça seca*, est totalement gratuite et n'offre pas grande crédibilité.

Avant que le nom *zeró* ne s'impose, les Occidentaux de la région les appelaient *Cabeça Seca*. Nous avons toutes les raisons de croire que les mots *cabeça seca* et *zeró* désignent les mêmes gens car dans le *Boletim do CIMI* de 1976 (13) ils sont appelés *munxer-cabeça seca*.

Cependant, ceux que les Occidentaux continuent d'appeler *Zeró* s'auto-dénomment *Pangeÿen*, ce qui signifie, dans leur langue, "nous sommes ceux qui parlent".

Il faudrait, néanmoins, préciser davantage cette dernière affirmation. Il semble - ce n'est qu'une hypothèse - que l'auto-dénomination *pangeÿen* par laquelle ces Amérindiens s'identifient ne doive pas être considérée comme un héritage dont les origines se perdent dans la profondeur de la tradition, mais comme une identification temporelle, le produit des mécanismes d'inclusion et d'exclusion qui, depuis très longtemps, façonnaient un certain nombre de peuples habitant cette région de l'Amazonie au début de ce siècle, époque où elle commença à être incorporée à la société nationale brésilienne.

Il faut ajouter, encore, que l'auto-dénomination *pangeÿen*, quand elle réussit à s'affirmer, exprimait une identité seulement *ad extra*, face à ceux qui n'étaient pas *Pangeÿen*, ni *Tupi-Mondé* en général, car *ad intra*, parmi les *Pangeÿen* et les *Tupi-Mondé*, des identités locales et des solidarités particulières, beaucoup plus fortes et motivantes, n'ont

jamais cessé de définir les différents groupes qui composaient le peuple **zoré** (14).

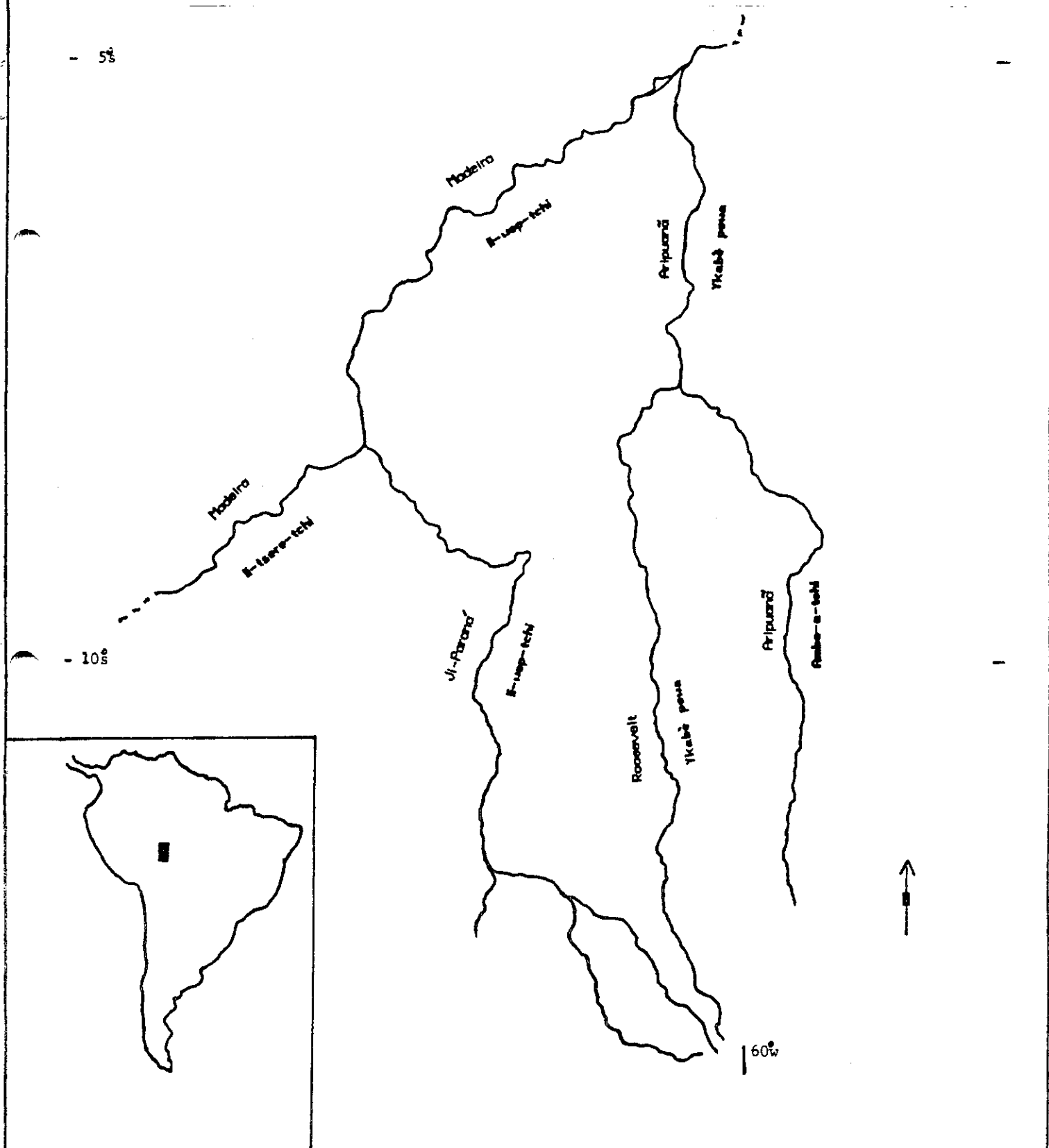
À la suite de l'établissement du contact permanent, l'auto-dénomination **pangeÿen** a été de plus en plus délaissée pour utiliser le surnom, **Zoré**, qui leur avait été attribué par les Brésiliens.

Lors de notre séjour chez eux ils s'identifiaient donc par le nom **Zoré** et seule une enquête ethno-historique nous a permis de découvrir que leur nom collectif à l'époque de l'établissement du contact permanent était **Pangeÿen**. Pour les fins ici poursuivies, suivant la coutume solidement établie chez les chercheurs qui travaillent avec des Amérindiens au Brésil et en accord avec les documents actuels sur les peuples de cette famille linguistique (15), nous nous référerons à eux en les appelant **Zoré**.

4 MIGRATIONS ET ORIGINES

Les ancêtres des **Zoré**, des **Gavião**, des **Cinta Larga** et des **Aruá** formaient jadis une seule ethnie, maintenant considérée une sous-famille linguistique de la famille **Tupi-Mendé** (16). Ils habitaient alors plus au Nord, en aval de la rivière Roosevelt, d'après les **Zoré** tout au moins. Certains **Zoré** disent même que, jadis, il y a de cela très, très longtemps, les ancêtres avaient érigé leurs *malocas* là où la rivière Roosevelt se jette dans la rivière Ji-Paraná (cfr. croquis 1) (17). Ils ont d'abord commencé à remonter la rivière Roosevelt - la rivière Aripuanã dirions nous - se frayant un chemin par la force, surtout à l'encontre

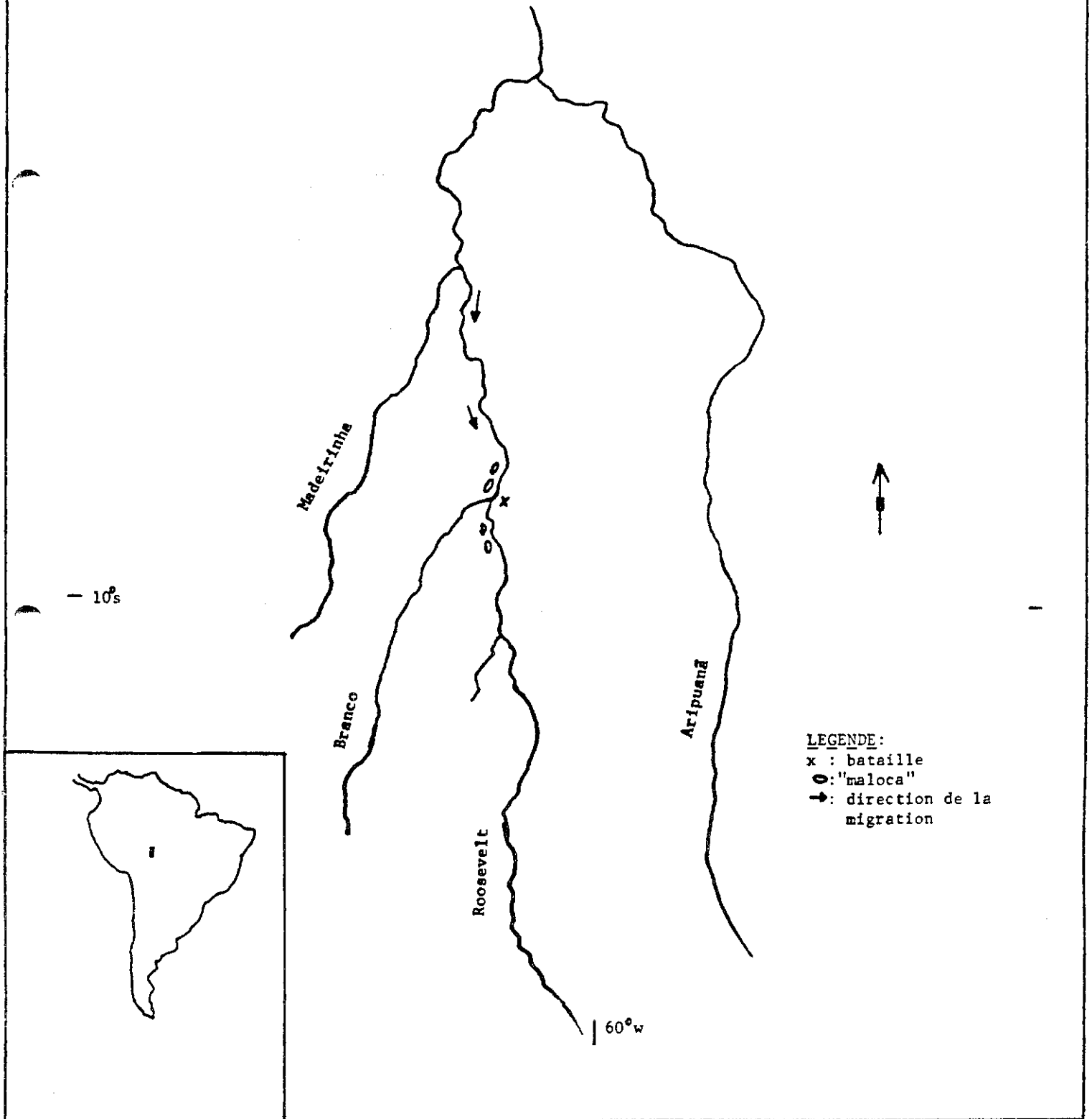
CROQUIS 1
HYDRONOMIE OCCIDENTALE ET HYDRONOMIE ZORÓ



des **Arara** - groupe de cultivateurs jadis très nombreux qui occupait le piemont du bouclier brésilien à l'Est de la rivière Madeira - et s'approchant graduellement du territoire qu'ils ont commencé à habiter au tournant du **XX^e** siècle (cfr. croquis 2).

On pourrait nous faire observer que ces migrations vont à l'encontre de l'hypothèse habituellement reçue selon laquelle les différentes familles **tupi** se seraient dispersées dans toutes les directions à partir d'un foyer situé exactement dans la région vers laquelle ces **Tupi-Mondé** étaient en train de revenir, c'est-à-dire la région des sources de la rivières Guaporé et Paraguay (cfr. Rodrigues 1964). Il nous semble que cette objection soit de taille et nous la tenons en considération, mais les témoignages recueillis auprès des **Zoré** eux-mêmes sont très précis et suggèrent une hypothèse différente. Par ailleurs, nous semble-t-il, si on recompose le casse-tête avec tous les éléments dont nous disposons maintenant on pourra facilement aboutir au scénario suivant: les migrations pré-colombiennes qui ont amené les différentes familles **tupi** à s'éparpiller dans pratiquement tout le continent sud-américain à l'Est des Andes auraient amené des groupes - que nous appelons ici **Proto-Tupi-Mondé** - à s'installer le long de la rivière Roosevelt et de la rivière Aripuanã jusqu'à l'embouchure de cette dernière. Ils ne purent poursuivre leur chemin plus loin car la très puissante société **mura** leur barrait la route (cfr. Nimuendajú 1925). Les groupes installés à proximité de la rivière Madeira ont dû commencer à subir des pressions de la part des *conquistadores* européens qui arrivèrent dans cette région vers la fin du **XVII^e** siècle et s'y établirent pendant la première moitié du **XVIII^e** siècle (cfr. Davidson 1970; Hemming 1978), c'est à dire il y a environ 200 à 300 ans. Cette date nous ramène exactement à l'époque où, selon Moore, le processus de

CROQUIS 2
EMPLACEMENT DE QUELQUES MALOCAS ZORÓ



diversification des langues **tupi-mondé** aurait commencé (voir plus bas). C'est donc à ce moment que des groupes **proto-tupi-mondé** auraient commencé à remonter les rivières Aripuanã et Roosevelt, récupérant, éventuellement, d'autres groupes **proto-tupi-mondé** qui habitaient dans la région de ces deux rivières.

Evidemment, il ne s'agit que d'une hypothèse qui reste à vérifier.

C'est probablement au cours de ces migrations - et nous tenons à répéter que ce n'est là qu'une hypothèse de travail - que des divisions plus profondes se seraient opérées à l'intérieur de cette ethnie et que des chemins différents auraient été empruntés, aboutissant à la formation des différents peuples de cette sous-famille linguistique **tupi-mondé**.

D'après Albert Dennis Moore (1984) la différenciation des peuples **gavião**, **zeré**, **cinta larga** et **aruá** serait très récente car ses recherches ethno-linguistiques lui permettent de situer les débuts du processus de diversification de leurs langues respectives à il y a environ 200 ou 300 ans (18).

5 OCCUPATION DU TERRITOIRE

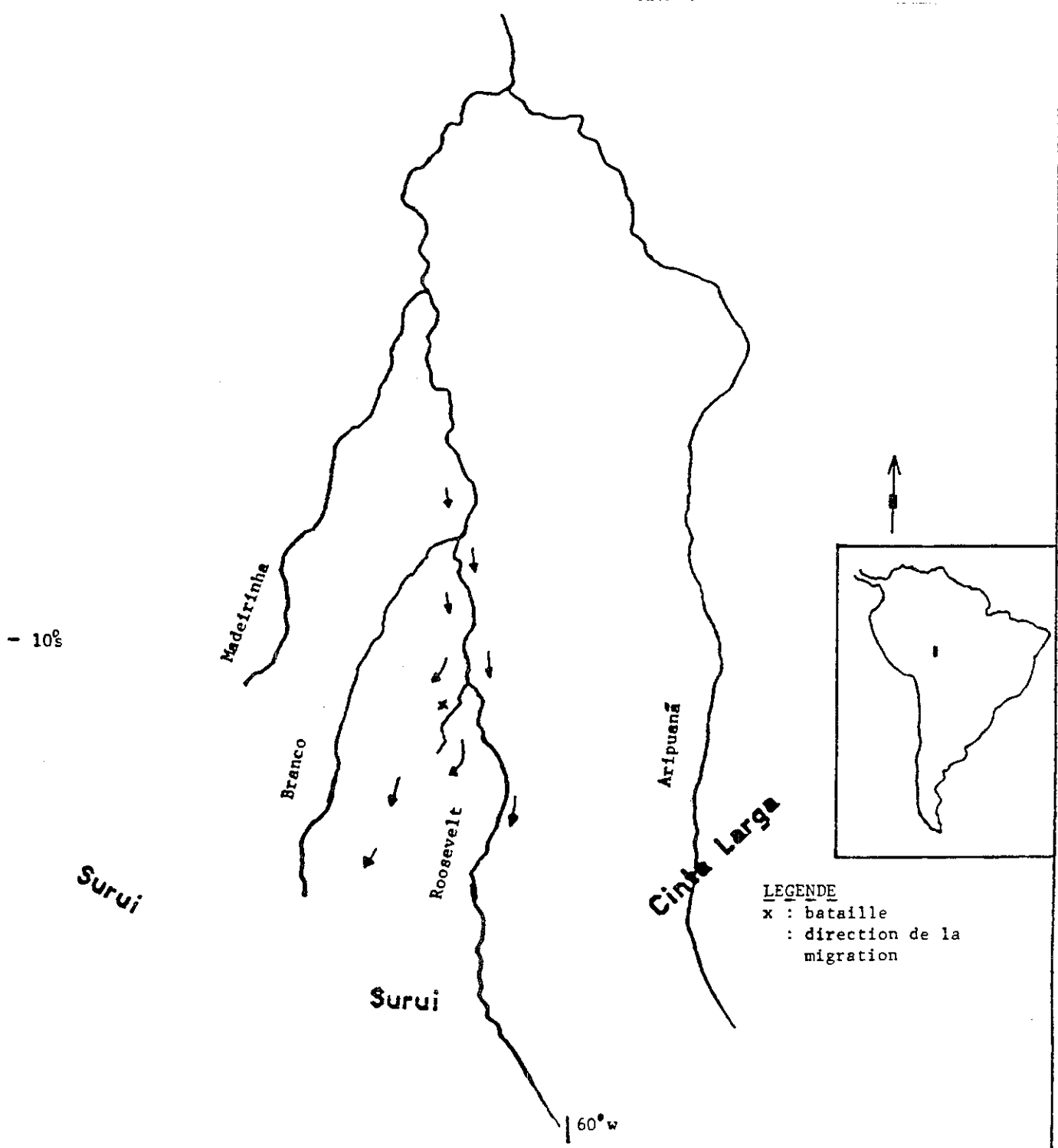
Comme les études récentes tendent à le montrer à propos de beaucoup de peuples amérindiens de l'Amazonie (19) et comme c'est le cas pour les **Cinta Larga** (20), le peuple **zeré** aussi est formé par plusieurs groupes locaux. Ceux-ci sont des unités économiques et politiques autonomes. Nous y reviendrons dans la section suivante, mais il nous faut

déjà cette notion pour bien saisir la dynamique de l'occupation du territoire.

D'après leur tradition, au cours des premières décennies de notre siècle, les **Zoré**, dans leur mouvement vers le Sud, arrivèrent dans la région où la rivière Branco se jette dans la rivière Roosevelt. Cette région était alors habitée par des groupes que l'on a plus tard identifiés sous l'appellation de **Cinta Larga**. Ceux-ci, il va de soi, s'opposèrent à cette avance. Il y eut plusieurs escarmouches des deux côtés de la rivière Roosevelt, mais, graduellement, les **Zoré** arrivèrent à s'imposer et à repousser les **Cinta Larga**.

Un guerrier très âgé se rappelle encore d'une bataille à laquelle il participa. Au village **zoré**, d'autres personnes s'en souviennent parce que leurs pères y participèrent. Cette bataille (voir le croquis 3) opposa un groupe **zoré**, les **Njeiki wey**, au dernier groupe **cinta larga** qui se trouvait encore sur le territoire compris entre les rivières Roosevelt et Branco, les **Ngotchurey**. On disait d'eux qu'ils étaient des **ngere bāi** - êtres malfaisants - très dangereux. La bataille se termina par une brillante victoire des **Njeiki wey**, qui, semble-t-il, étaient à ce moment-là alliés aux **zoré Pewey** et, faute d'une meilleure identification, aux **zoré Kirey**. On raconte que les **Ngotchurey** furent défaits, tués et mangés par les **Zoré**; quelques survivants réussirent à grand peine à traverser la rivière Roosevelt et allèrent chercher refuge auprès d'autres groupes **cinta larga** qui habitaient plus à l'Est et plus au Sud. C'est ainsi que, il y a un peu plus de cinquante ans, les groupes **zoré** devinrent les maîtres d'une large portion de la rivière Roosevelt dont la limite méridionale arrivait jusqu'au territoire des groupes **suruf** les plus septentrionaux (Cfr.:

CROQUIS 3
LES ZORÓ ENTRE 1900 ET 1930

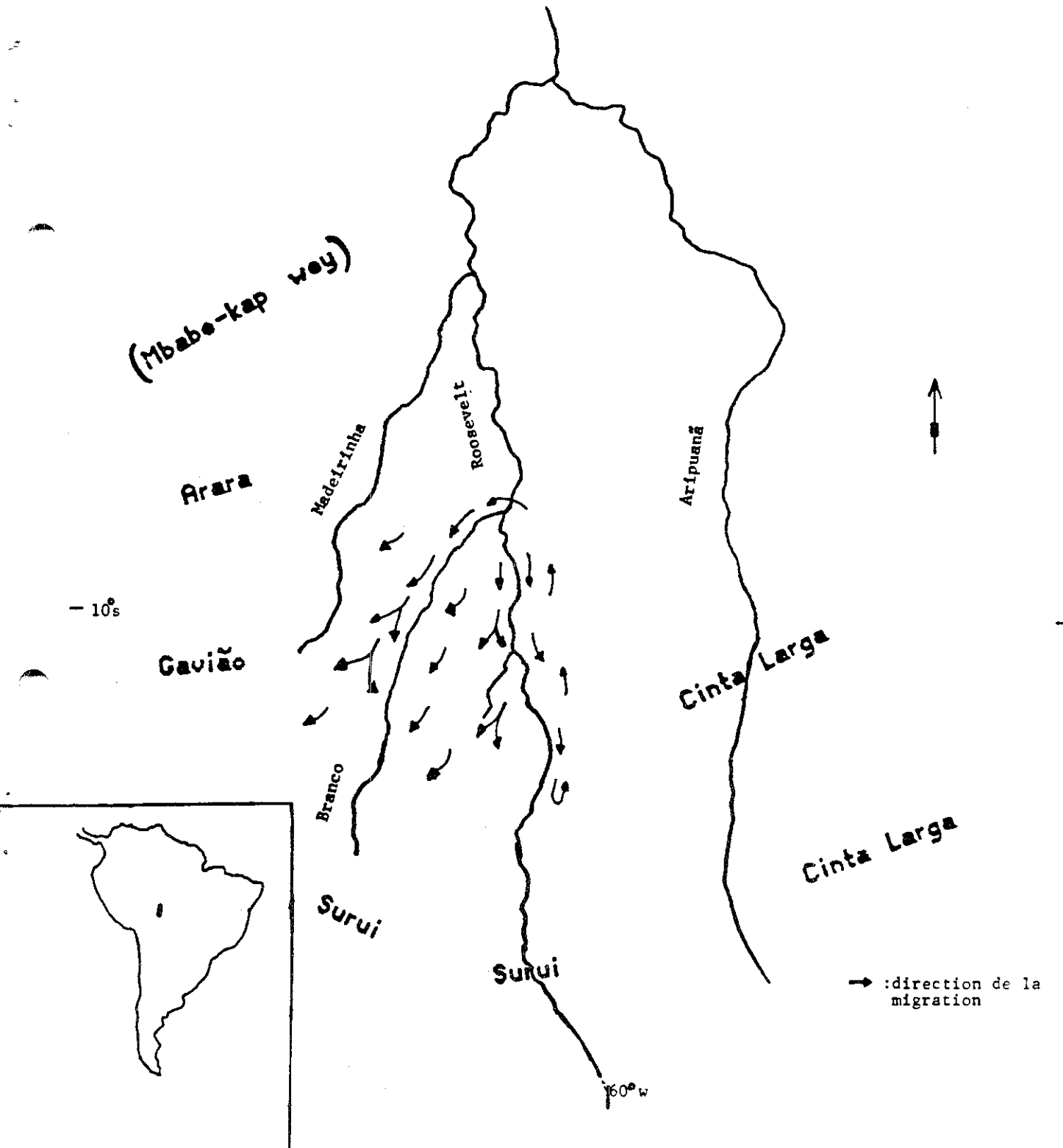


croquis 3).

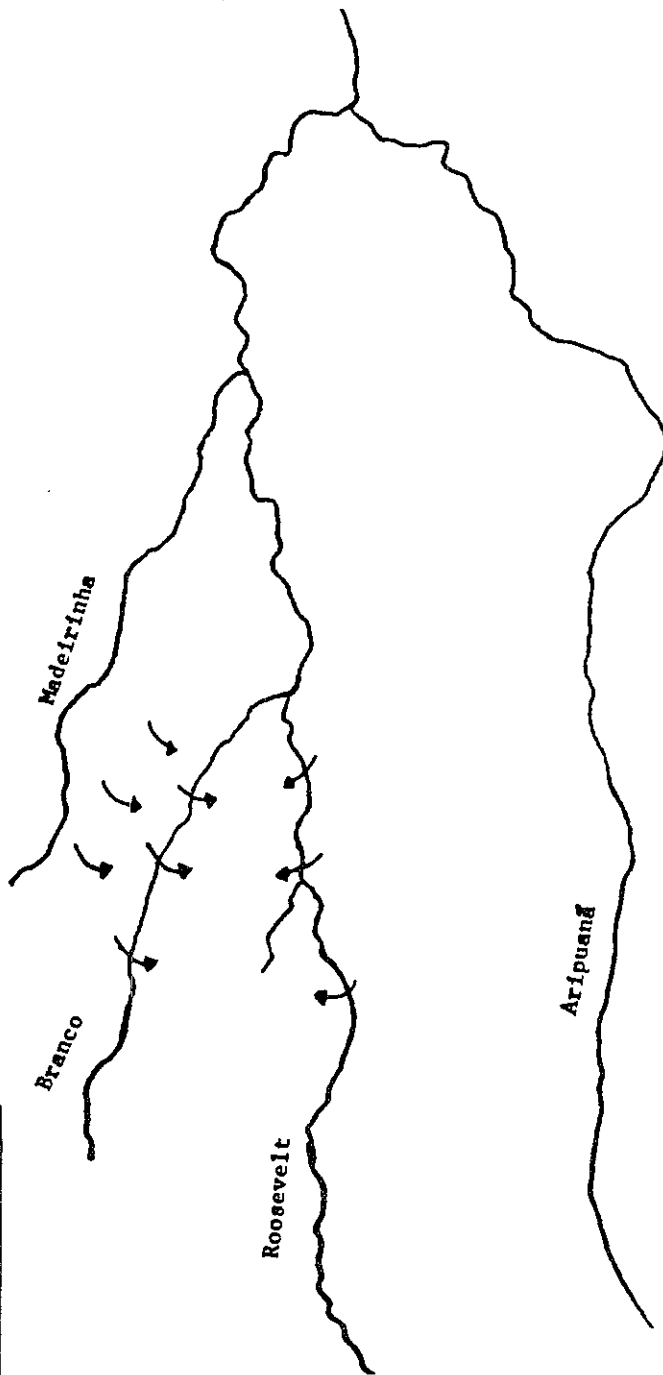
Leur déplacement vers le Sud s'est arrêté là car ils se sont heurtés, sans réussir à les vaincre, à des groupes **cinta larga** et **suruí**, beaucoup plus nombreux. Ils se sont alors déplacés vers l'Ouest, en particulier les groupes installés à l'Est de la rivière Roosevelt, sans cesse soumis à la pression des **Cinta Larga**. Ils descendirent ainsi la rivière Roosevelt jusqu'à rencontrer la rivière Branco; puis ils remontèrent cette dernière et s'établirent sur ses deux rives. Ceux qui s'établirent sur la rive occidentale de la rivière Branco poussèrent leurs établissements de plus en plus vers l'Ouest jusqu'à rejoindre le territoire des **Gavião**. Les ruisseaux qui forment la rivière Madeirinha semblent représenter la limite la plus occidentale atteinte par les groupes **zeró**, il y a environ 30 à 40 ans (Cfr.: croquis 4). Ainsi, dans les années 1950, les **Zeró** habitaient un territoire continu qui allait de la rive orientale de la rivière Roosevelt aux ruisseaux qui forment la rivière Madeirinha et avaient comme voisins les **Cinta Larga** à l'Est et au Sud-Est, les **Suruí** au Sud, les **Gavião** au Sud-Ouest et à l'Ouest et les **Arara** au Nord-Ouest. Les **Mbabe-kap wey** se trouvaient aussi au Nord-Ouest, mais ils furent exterminés tôt après l'arrivée des Blancs (21).

Dans les années 1960 et 1970, l'exploitation des richesses naturelles et, surtout, le déclenchement officiel de la colonisation systématique de cette région du Brésil obligèrent les **Zeró** à céder, non sans lutter, de larges portions de leur territoire et à se retirer dans le triangle formé par les rivières Roosevelt et Branco (Cfr.: croquis 5). A un certain moment, les **Zeró** - chaque groupe pour son propre compte ou avec les alliés qu'il réussissait à mobiliser - ont engagé la lutte sur trois fronts

CROQUIS 4
EXPANSION ZORÓ VERS L'OUEST



CROQUIS 5
RETRAITE AU COEUR DU TERRITOIRE



- 10°s

160°w



↔: direction de la migration

en même temps: à l'Est contre les gens de la *fazenda* Moiraquitã, à l'Ouest contre les gens de la *fazenda* Castanhal et au Sud-Ouest contre les *Suruí*, eux aussi refoulés vers le Nord de leur territoire par des colons brésiliens qui avançaient sur leurs terres. Nombre de guerriers, mais aussi des femmes, se souviennent des batailles, des embuscades, des luttes corps à corps engagées contre l'ennemi. Ils se souviennent aussi des représailles qui s'ensuivirent et en particulier de l'anéantissement de plusieurs *malocas*. Dans certains cas, ce sont des groupes locaux entiers qui disparurent.

Au moment de l'établissement du contact officiel avec la société brésilienne, soit en octobre 1977, les *malocas* *zoré* étaient situées près du ruisseau Tiroiteio, mais aussi aux sources de la rivière Branco et du ruisseau 14 de Abril (*A Folha de São Paulo*, le 21.01.1977); sur la rive orientale de la rivière Branco (*A Folha de São Paulo*, le 02.08.1977); sur la rive orientale de la rivière Branco et à proximité du ruisseau Tiroiteio (*Isto é*, le 31.08.1977); à proximité de la rivière Branco (*O Estado de São Paulo* et *O Jornal da Tarde*, le 13.10.1977); sur la rive occidentale de la rivière Roosevelt (*A Folha de São Paulo*, le 23.04.1978); près des ruisseaux Tiroiteio et Canaã et de la rivière Branco (*Revista de Atualidade Indígena* 1978: 4).

Quoique l'on puisse soulever beaucoup de questions sur la localisation et l'emplacement exact des *malocas* *zoré*, ces informations sont véridiques quant à l'essentiel et conformes à ce que les *Zoré* nous racontent, à savoir, que le seul territoire laissé aux *Zoré* était celui compris entre la rivière Roosevelt et la rivière Branco.

6 GROUPES LOCAUX ET IDENTITÉ

Plus haut nous avons avancé l'hypothèse que l'identité **pangeïen**, celle par laquelle on reconnaît maintenant les groupes **zoró** de jadis, ne soit pas un héritage dont les origines se perdent dans la tradition. Nos données ethno-historiques nous poussent à croire que l'on pourrait difficilement parler des **Zoró** d'avant le contact comme d'une "tribu", dans le sens où ce mot est habituellement employé pour désigner un groupe humain numériquement restreint uni par une origine commune, des liens de solidarité interne, un sens d'appartenance et, éventuellement, une organisation du pouvoir centralisée. Il semble que les **Zoró**, au cours de leur histoire, n'aient jamais expérimenté une situation semblable jusqu'à l'époque de l'établissement du contact officiel. Ils formaient plutôt un ensemble de groupes locaux, aux dimensions démographiques très variables, dotés d'autonomie économique et politique et qui entretenaient des relations changeantes de guerre et d'alliance.

Une unité locale, dont les membres sont reliés par la parenté et l'alliance, économiquement auto-suffisante, ayant son propre leadership, abritée dans une grande maison collective, voilà ce que les **Zoró** connaissaient d'abord et avant tout. C'est l'unité la plus importante car la seule économiquement viable à long terme et la seule capable d'assurer une protection contre les attaques des ennemis, en plus de donner une base d'identité à tous ses membres, de leur inspirer des sentiments d'appartenance et de les unir par des liens de solidarité et de réciprocité. Autrement dit, si l'on avait demandé, il y a 100, 50 ou même 20 ans, à une personne qu'on identifie maintenant comme **Zoró**, quelle était sa

"tribu", il est probable qu'elle aurait répondu en désignant son groupe local, celui où elle était née, ou, dans certains cas, celui où elle s'était mariée.

Le groupe local, qui correspond chez les **Zoré** à la maisonnée - sauf dans le cas des **Nzabe-ap wey** et des **Pangeÿen tere**, comme nous verrons bientôt - est normalement constitué par un groupe de consanguins, réunis autour d'un homme qui associe le prestige qui lui vient de son habileté guerrière, ou de son contrôle des êtres non-visibles, au fait d'avoir plus d'une épouse et, donc, plusieurs enfants. On y trouve aussi des affins, en particulier des belles-familles pas assez nombreuses pour constituer une maisonnée à elles seules et désireuses de s'associer, d'abord, et de se fondre, ensuite, avec un groupe local puissant. Il peut y avoir enfin des **Zoré** qui, ayant rompu avec leur propre groupe d'origine ou ayant fui une situation de guerre, sont venus y vivre même si le degré de parenté avec les autres habitants de la *maloca* n'est pas particulièrement significatif. Ceux-ci sont accueillis en hôtes et peuvent être intégrés au groupe.

Cette composition du groupe local - consanguins, affins et *ma wey*, les autres - permet un grand degré d'endogamie et elle est effectivement pratiquée dès que le respect de l'interdit de l'inceste le permet.

Les groupes locaux, par ailleurs, ne sont pas des unités figées à tout jamais, car la simple croissance démographique ou l'éclatement de querelles internes conduisent souvent une unité à se diviser ou à se fractionner, alimentant ainsi un processus très dynamique de rupture et de concentration de groupes qui ne va pas sans évoquer, à maints égards, ce qui se passe chez les **Yanomamo** (22). Nous avons l'impression d'avoir

à faire à des groupes continuellement *in fieri*, à des phénomènes très dynamiques et toujours inachevés de définition et de redéfinition de groupes locaux. Par ailleurs, l'étude de leur système de parenté, tel que nous avons été en mesure de le comprendre, suggère que l'incessante reformulation des groupes locaux se trouve inscrit dans la structure sociale la plus profonde de cette société car la filiation est patrilinéaire et la résidence post-maritale tend vers la matri-uxorilocalité. Ainsi, par exemple, un garçon **nzabe-ap** qui marie une fille **ii-andar** et qui termine sa vie dans une *maloca* à lui, partagera le long de cette trajectoire la vie de trois groupes locaux différents: celui de son père, celui de son beau-père et, éventuellement, s'il a plusieurs femmes et un nombre élevé d'enfants, sera lui-même l'initiateur d'un groupe, si éphémère soit-il.

La définition des groupes locaux suit aussi les chemins de la guerre, comme nous l'avons mentionné plus haut. On peut facilement imaginer comment les conflits peuvent provoquer des divisions à l'intérieur du groupe local, mais il faut rappeler aussi que souvent les conflits et la guerre sont l'occasion de l'intégration de nouveaux membres. Nous en avons un exemple dans l'épisode qui suit.

Il y a environ 40 ans, le groupe des **Nzabe-ap wey**, au cours de sa migration vers le Sud, trouva la *maloca* des **Mbeum wey** sur la rive droite de la rivière Roosevelt, là où la rivière Branco se joint à elle (Cfr. croquis 2). La *maloca* se trouvait exactement en face de la petite île (23). Une violente bataille s'engagea entre les deux groupes et elle se solda par la défaite des **Mbeum wey**. La plupart de ces derniers furent alors tués et mangés et les quelques survivants furent intégrés au groupe des **Nzabe-ap wey**. Avec le temps, deux garçons **mbeum** se marièrent à des filles **nzabe-ap** et demeurèrent avec les **Nzabe-ap wey** toute leur

vie. Egalement, une fille **mbeum** maria un garçon **pabi** (24) et amena son mari avec elle chez les **Nzabe-ap wey**. Les deux seules personnes d'ascendance **mbe-um** encore en vie à l'été de 1985, sont considérées, à toutes fins utiles, comme des **Nzabe-ap wey** et leurs descendants aussi (25).

Les groupes locaux **zoré** partagent avec les **Gavião**, avec les **Cinta Larga** et, en bonne partie, aussi avec les **Suruí**, l'ensemble de la culture matérielle, de la vision du monde, de la structure sociale, du mode de subsistance et pratiquement tous les autres aspects de la vie (26). Seul la langue représente un élément discriminant. Comme nous l'avons déjà mentionné, la langue parlée par les groupes **Zoré** est une variante de la langue parlée par les **Cinta Larga**, les **Gavião** et les **Aruá** (27) et appartient à la famille linguistique **Mondé**, une des huit familles qui composent le grand stock **Tupi** (28).

Elle est l'élément commun que les groupe **zoré** partagent et qui les différencie des groupes locaux des peuples **tupi-mondé** voisins. Cette différence au niveau linguistique explique pourquoi, même quand certains groupes **zoré** habitaient avec les **Gavião** un territoire situé aux sources de la rivière **Madeirinha** et, donc, pendant une certaine période eurent une histoire commune, les deux peuples ne se sont pas fusionnés l'un dans l'autre.

L'image qui se dégage de ce qui précède est donc celle d'un ensemble de groupes locaux, habitant un territoire contigu et parlant une même langue. C'est à cette image que nous faisons référence quand nous parlons des **Zoré** d'avant l'arrivée des Blancs.

A une époque que nous n'avons pas réussi à préciser, mais sûre-

ment avant les bouleversements produits par l'arrivée massive des Blancs - probablement entre les années 1950 et la fin des années 1960 - nous savons qu'il y avait, au moins, les groupes locaux suivants: les **Nzabe-ap wey**, avec trois *malocas*, les **Njoiki wey**, les **Njei wey**, les **Pamakangym ey**, les **Mantchin ey**, les **li-andar ey**, les **Pewey**, les **Angoi ey** et, probablement, les **Kirey** (29), chacun avec une seule *maloca*. D'autres **Zoré** étaient désignés sous le nom de **Pangeÿen tere** et habitaient cinq *malocas*. Bref, il y avait neuf ou dix groupes locaux distribués en quinze ou seize *malocas*.

Cette composition de l'ensemble **Zoré** pourrait nous amener à croire que le groupe nommé **Pangeÿen tere**, par le fait d'avoir une telle dénomination - **tere** signifie "vrai" - et d'habiter cinq *malocas*, était le groupe principal, le noyau en train de s'agrandir et d'incorporer les autres groupes locaux. Tel n'était pas le cas. En effet, les **Pangeÿen tere** étaient ceux qui, ayant perdu ou renoncé à une identité locale particulière, n'en avaient pas encore adopté une autre. Les **Pangeÿen tere** étaient, par exemple, des gens qui, tout en ayant une ascendance patrilinéaire **gavião** ou **suruf**, étaient considérés comme des **Zoré**, sans être pour autant rattachés à un groupe local précis ni avoir assez de descendants pour former leur propre groupe local; les **Pangeÿen tere** étaient des gens qui, ayant abandonné une *maloca*, ne s'étaient pas encore ralliés à une autre et vivaient donc à leur propre compte; les **Pangeÿen tere** étaient, plus récemment, des survivants de groupes locaux exterminés par les épidémies et par les Blancs. Bref, les **Pangeÿen tere** étaient des gens d'origine différente, sans véritables liens de solidarité entre eux, en voie de différenciation en groupes locaux mieux identifiés, ou en attente de se rattacher à des groupes locaux déjà existants.

Par exemple, deux frères qui à l'âge adulte ont décidé de se séparer de leur groupe et de former leur propre *maloca* sont considérés des **Pangeÿen tere**. A partir de ce moment-là ils n'appartenaient plus au groupe local du père, ni à celui du beau-père, même si parfois on pouvait encore les considérer comme tels. Par ailleurs, on ne pouvait pas encore, non plus, considérer ces deux nouvelles *malocas* comme des groupes locaux au même titre que les autres.

Des jeunes gens, qui nous ont été identifiés comme des **Pangeÿen tere**, avaient un père qui mourut tout de suite après l'établissement du contact officiel et, à cause de la situation nouvelle qui altéra profondément la structure sociale *zeró*, on ne sut plus à quelle *maloca* les rattacher, d'autant plus que les grands-parents aussi étaient morts et que les oncles patrilatéraux s'étaient établis dans des *malocas* nouvelles. Devant ce "vide" social on les considéra comme des **Pangeÿen tere**.

7 LES RELATIONS SOCIALES DE PARENTÉ

Le cas des jeunes **Pangeÿen tere** montre bien - nous semble-t-il - comment les relations de parenté constituent la trame du tissu social et l'espace à l'intérieur duquel chacun et chacune trouve une place.

La terminologie de leur système semble être de type dravidien. Le système est cognatique dans l'ensemble, mais on peut y déceler une tendance patrilinéaire car les enfants - engendrés par le père, selon la génétique *zeró* - sont considérés comme appartenant au groupe du père, même s'ils naissent, comme c'est parfois le cas, alors que le père se

trouve encore en résidence post-maritale matri-uxorilocale.

Les Zoré se marient de préférence entre eux et même, quand cela est possible, à l'intérieur du groupe local. Par ailleurs, on sait que la tendance à l'endogamie est favorisée par la composition même de celui-ci car, comme on l'a vu, il accueille un nombre élevé de personnes non nécessairement unies par des liens de parenté. En raison de ce type de mariage, les consanguins se confondent très souvent avec les affins et vice-versa. Quoique nos données soient encore incomplètes, nous croyons que le mariage avunculaire et le mariage de cousins croisés (30) soient les unions préférées, au moins statistiquement parlant, car ils comptent pour 63,62% des cas que nous avons pu analyser en profondeur (31). Le mariage entre cousins parallèles, par contre, est considéré comme incestueux car il équivaut à un mariage entre frère et soeur. La résidence post-maritale pour les hommes, tend vers la matri-uxorilocalité, quoi qu'on puisse difficilement parler d'une règle ferme. Par ailleurs, les mariages endogames rendent académique une telle question.

S'il en a le désir, et s'il y a assez de femmes disponibles, l'homme zoré peut prendre une deuxième et même une troisième femme; cependant cette pratique est plutôt rare. Chez les Zoré que nous avons connus, seulement quatre hommes ont déjà eu plus d'une femme à la fois.

Le divorce est connu et, à l'occasion, pratiqué, mais il semble qu'il soit peu fréquent. Nous sommes au courant d'un cas seulement de divorce entre Zoré, dont les raisons nous sont toutefois inconnues.

8 LE POUVOIR POLITIQUE

Il semble bien qu'il n'y ait pas de chef dont l'autorité s'étende sur l'ensemble de la population *zoré*. Cela découle logiquement - nous semble-t-il - du principe d'autonomie propre à chaque groupe local. Il semble même qu'il n'y ait pas de chef pour les groupes locaux non plus, tout au moins en temps de paix.

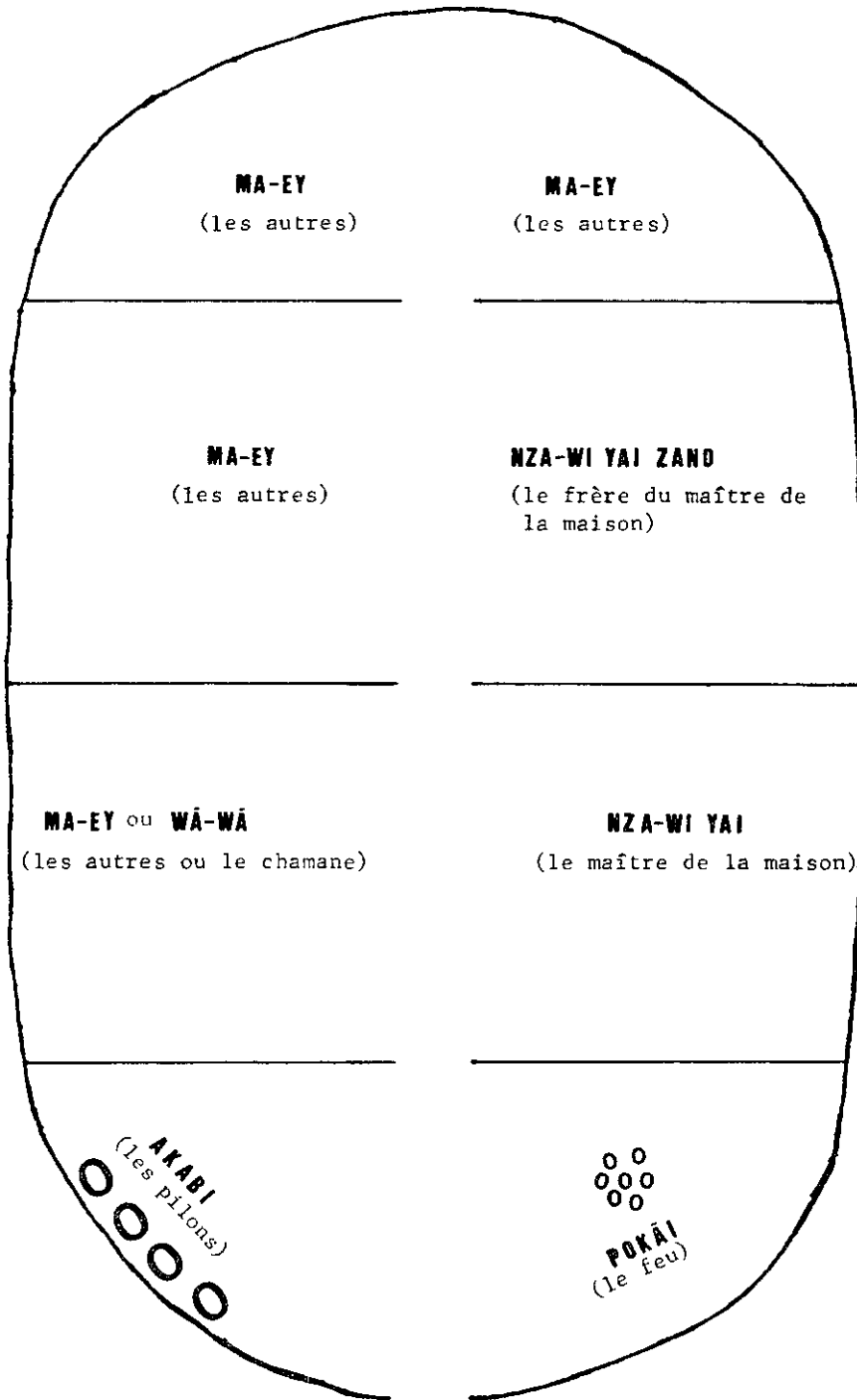
Chaque maisonnée a son *nza-wi yai*, c'est à dire, un maître de *maloca*, reconnaissable dès que l'on entre dans celle-ci car il en occupe la "place d'honneur", à savoir, un lieu situé immédiatement en arrière de la section réservée aux feux (cfr. croquis 6).

Son pouvoir s'exerce surtout sur sa ou ses femme(s) et sur ses filles et fils non mariés. Il entretient des relations de collaboration, d'échange et d'alliance avec les autres membres de la maisonnée, mais jamais de relations de domination. On lui accorde plus d'importance qu'aux autres hommes mariés de la maison, mais pas plus de pouvoir.

Il peut toutefois accroître son importance et parvenir à exercer une influence certaine sur la conduite et la pensée des autres membres de sa maisonnée quand il s'engage dans la voie du chamanisme et finit par être reconnu comme *wāwā*, chamane [32]. Chaque maisonnée en a au moins un et quand il n'y en a qu'un seul, c'est presque toujours le maître même de la *maloca*.

CROQUIS 6

LA DISTRIBUTION DE L'ESPACE À L'INTÉRIEUR DE LA MALOCA



9 LA SUBSISTANCE

Au cours des migrations dont nous avons parlé plus haut et qui, dans leurs dernières phases, les ont amenés du Nord au Sud, les Zoré sont passés de la plaine formée par l'Amazone et ses affluents aux collines qui forment les premiers contreforts du bouclier brésilien. Toute cette région est couverte par la forêt tropicale humide, traversée dans toutes les directions par un réseau inextricable de ruisseaux et par les quelques rivières que nous avons déjà mentionnées. Cette forêt est très riche en espèces différentes, aussi bien animales que végétales, mais à la luxuriante variété des espèces fait pendant la grande dispersion des individus.

Au fil des siècles, cet écosystème leur étant devenu familier, les Zoré ont appris à se servir de cet immense réservoir de biomasse qu'est la forêt amazonienne sans l'épuiser ni en altérer le fonctionnement. Au contraire, dans un certain sens, ils en sont devenus partie intégrante. Ils possèdent des connaissances surprenantes en zoologie, botanique et sciences naturelles qui leur permettent de tirer de la forêt tout ce dont ils ont besoin et de faire le meilleur usage des propriétés spécifiques à chaque espèce, végétale et animale.

Comme un grand nombre de peuples de l'Amazonie, et tous les Tupi-Mondé, les Zoré pratiquent une économie mixte dans laquelle les produits de la chasse et de l'horticulture sont intégrés aux produits de la cueillette et de la pêche.

L'élevage d'un type de larves, *mberovey*, dans la moisissure du maïs utilisé pour préparer les boissons, et l'élevage occasionnel de quelques cochons sauvages, marsupiaux, singes ou gros oiseaux complètent l'éventail des activités connues et pratiquées pour s'approvisionner en nourriture.

Toutes ces activités, groupées sous la rubrique "activités de subsistance", produisent bien sûr de la nourriture, mais en réalité davantage.

Prenons la chasse, à titre d'exemple. Le cochon sauvage (*Tayssu pecari* et *Tayssu tajacu*) est sans doute une source de nourriture, mais son poil est employé pour orner les flèches, alors que ses défenses sont utilisées comme outil servant à polir les arcs.

On retrouve la même situation en ce qui concerne la pêche. Ainsi les dents très affilées des *iinhen wop* (*Pygocentrus nattereri*) sont l'instrument utilisé comme ciseaux pour couper les cheveux et les sourcils.

La culture du coton (*Gossypium barbadense*), du tabac (*Nicotiana tabacum*), du roucou (*Bixa orellana*) et des gourdes (*Crescentia cujete*) sert également à des fins autres qu'alimentaires. Même certains produits alimentaires, comme le maïs (*Zea mays*), sont utilisés pour une foule d'autres raisons. Les feuilles de maïs constituent le "papier" avec lequel les *wāwania* roulent leurs cigarettes; ses filaments sont utilisés comme ornement par les enfants, qui s'en fabriquent des perruques de jouet; ses grains sont placés dans une gourde pour en faire un hochet, alors que l'épi dégrainée sert de bouchon pour fermer le hochet, ou encore comme

"papier hygiénique".

La cueillette des produits de la forêt, finalement, est elle aussi une activité dans laquelle les fins alimentaires ne représentent qu'une partie de l'ensemble. Qu'il suffise de dire que toute la culture matérielle des Zoré, aussi bien l'énorme *maloca* que les délicates ceintures de grains blancs, en passant pour tous les instruments de chasse, de cuisine, de musique et de loisir, provient de matériaux cueillis en forêt.

Bref, ce que nous essayons de dire c'est que chez les Zoré il n'y a pas, à proprement parler, de distinction entre les activités de subsistance et les autres activités de la vie. Au contraire, toutes ces activités: subsistance, loisir, relations sociales, développement des connaissances, etc..., forment une unité très bien intégrée. C'est pour cela aussi, entre autre, qu'il nous est difficile de calculer le temps que les Zoré dédient à la subsistance.

A l'occasion d'une partie de chasse, le jeune-homme zoré accomplit en même temps une quantité si grande d'autres tâches non directement reliées à la chasse, qu'il nous est extrêmement difficile de déterminer exactement le temps alloué à chacune d'elles.

La même chose vaut pour la femme qui part pour le jardin: elle s'arrête pour converser avec les amies, prend soin des enfants, se baigne dans un ruisseau, cherche des tubercules, enfin elle vit.

10 LA SITUATION ACTUELLE

Nous ne pourrions terminer sans mentionner ce qu'il en est maintenant de ce peuple. Il nous semble qu'il ne soit pas nécessaire d'écrire des pages pour expliquer comment l'arrivée massive des Occidentaux dans la région (Cfr. Brunelli 1985b, bibliographie), a eu des conséquences profondes sur le peuple **zoré**.

Vers la moitié des années 1970, comme nous l'avons déjà mentionné, les **Zoré** avaient perdu la plupart de leur territoire et d'importants contingents de population. Des groupes locaux entiers avaient disparus et les quelques centaines de **Zoré** survivants, passant outre les querelles et les divisions traditionnelles, se réunirent dans quelques *malocas* seulement.

L'établissement d'un poste de la FUNAI compléta la désactivation des mécanismes de définition des groupes locaux et bientôt tous les **Zoré** furent réunis dans un seul village où ils perdirent toute liberté de mouvement et tout droit de décider de leur sort.

Un nouveau chapitre de leur histoire commença à partir de ce moment, au cours duquel les **Pangeÿen** se transformèrent en **Zoré**. Des profondes transformations économiques et sociales furent imposées alors que des changements radicaux virent le jour au niveau politique et religieux.

D'autre part, la FUNAI ne s'occupa pas de définir légalement le territoire qu'ils avaient réussi à garder et ne voulut pas s'opposer aux colons qui commencèrent à l'envahir. En été 1985, les **Zoré** furent ainsi obligés de reprendre leurs armes (33) pour essayer encore une fois, sans y réussir pour autant, d'arrêter l'expansion de la société brésilienne.

11 NOTES

(1) Notre travail de terrain s'inscrit dans un projet de recherche en ethno-médecine chez quelques peuples amérindiens d'Amazonie. Le projet mis sur pied au département d'anthropologie de l'Université de Montréal se poursuit depuis quelques années déjà sous la coordination du professeur Lionel Vallée. Pour la population dont il est question dans ce texte, la recherche de terrain s'est déroulée en deux étapes: de juin à octobre 1984 et de juin à décembre 1985. Elle a été possible grâce aux fonds du programme FCAC, maintenant FCAR, du MEQ et à une contribution de l'ACE-LAC. Nous tenons à les remercier publiquement comme aussi tous ceux et celles qui ont contribué à la bonne réussite de notre travail.

(2) Les intéressés pourront trouver d'autres informations à ce sujet dans notre mémoire de maîtrise.

(3) FUNAI signifie, littéralement, Fondation Nationale de l'Indien. Il s'agit de l'agence gouvernementale qui s'occupe des Amérindiens. À quelques différences près, c'est l'équivalent brésilien du ministère des Affaires indiennes canadien. Elle a été créée en 1967 sur les ruines de l'ancien SPI (*Serviço de Proteção ao Índio*), mais elle n'a cependant pas réussi à se libérer de l'incompétence et de la corruption qui avaient caractérisé les dernières années de vie du SPI.

(4) La source de ces informations est un rapport qui vraisemblablement

aurait été écrit par Francisco Meirelles lui même pour la direction de la FUNAI. Toutefois nous n'avons pas eu accès à ce document.

(5) CIMI signifie, littéralement, Conseil Indigéniste Missionnaire. Il s'agit d'une organisation non-gouvernementale issue des églises chrétiennes du Brésil qui se propose de donner une nouvelle direction à la pastorale indigéniste, essayant d'être utile aux Amérindiens plutôt que de vouloir les convertir. Depuis sa création en 1972, le CIMI a été un des organismes les plus courageux dans la défense des droits des Amérindiens.

(6) Maisons collectives typiques des Amérindiens de cette région.

(7) Théodore Roosevelt, ex-président des Etats Unis, entreprit en 1913 un long voyage en Amérique latine. Une étape importante de ce voyage fut l'exploration - en tant que co-responsable de l'*Expedição científica Roosevelt-Rondon* - d'une rivière dans la forêt de l'Amazonie brésilienne, inconnue jusqu'alors. Depuis lors, cette rivière porte le nom de l'illustre explorateur nord-américain.

(8) O Estado de São Paulo, le 9.12.1976.

(9) "*Apoena pede nova expedição*", (O Estado de São Paulo, le 09.12.1976); "*Sertanista tentará a atração dos Zoró*", (A Folha de São Paulo, le 21.01.1977); "*Sertanistas querem chegar aos Zorós antes dos pedras*", (O Estado de São Paulo, le 21.01.1977); "*FUNAI tenta atrair índios Cabeça Seca que correm sérios riscos em Rondônia*", (O Jornal do Brasil, le 23.01.1977); "*O perigo branco*", (A Folha de São Paulo, le 27.01.1977); "*Apoena val contatar os índios Zoró*", A Folha de São

Paulo, le 02.08.1977); *"FUNAI adia encontro com índios Zoró"*, (A Folha de São Paulo, le 30.08.1977); *"Apoena volta à selva"*, (Isto é, le 31.08.1977); *"Começa atração de índios em Rondônia"*, (O Estado de São Paulo, le 13.10.1977); *"Apoena parte em busca dos Zoró"*, (O Jornal da Tarde, le 13.10.1977); *"Sertanista pede criação de nova reserva indígena"*, (O Estado de São Paulo, le 08.11.1977); *"Gripe contamina tribo"*, (O Estado de São Paulo, le 30.12.1977).

D'autres articles ont également paru dans des journaux régionaux.

(10) Peuple tupi-mondé qui habite au sud-ouest de l'actuel territoire zoró; voir croquis 3.

(11) Voici la liste complète des noms qui leur ont été attribués: **Cabeça Seca**, dans le *Boletim do CIMI* 1975; **Mejur** par Chiappino 1975; **Munxor**, **Munxor-Cabeça Seca** dans le *Boletim do CIMI* 1976; **Cabeça Seca**, **Monshoro**, **Shoro**, **Zoró** par Praxedes 1977; **Zoró**, **Cabeça Seca**, **Monshorro** par le journaliste de la *Folha de São Paulo* du 23.04.1978 et, finalement, **Monshoro**, **Zoró** dans la *Revista de Atualidade Indígena* 1978.

(12) Cfr. Praxedes 1977: 75; Revista de Atualidade Indígena 1978: 8.

(13) Cfr. aussi Mindlin 1984.

(14) Descola 1981 analyse une situation qui nous apparaît très semblable chez les Achuar.

(15) Cfr. Coimbra 1980; Moore 1981 et 1984; Lovold et Forseth 1982; Gambini 1983, 1984 et 1985; Mindlin 1984; Brunelli 1985a; Lovold 1986 et

d'autres documents de moindre importance.

(16) Cette famille comprend aussi la sous-famille **Suruí** et la sous-famille **Mondé** (Moore 1984). Pour des raisons que nous méconnaissons la sous-famille linguistique dont font partie les **Zoró** n'a pas de nom propre.

(17) Il faut mentionner que la rivière Ji-Paraná est un affluent de la rivière Madeira selon la terminologie occidentale. Tel n'est pas le cas selon les **Zoró** : d'après eux la **li-tsere-tchi** (la rivière Madeira) est un affluent de la **li-wop-tchi** (la rivière Ji-Paraná) et c'est donc dans ce sens que la rivière Roosevelt se jette dans la rivière Ji-Paraná et non dans la rivière Madeira. La même chose vaut pour les rivières **Ykabè Powa** (Roosevelt) et **Ambo-a-tchi** (Aripuanã) : d'après les Blancs c'est la rivière Roosevelt qui débouche dans la rivière Aripuanã, alors que c'est exactement le contraire pour les **Zoró**. On comprend alors pourquoi les **Zoró** disent que leurs ancêtres ont remonté la rivière Roosevelt depuis son embouchure sur la rivière Ji-Paraná.

Les Blancs définiraient le même trajet disant que ces Amérindiens ont remonté la rivière Roosevelt depuis son embouchure, où ils étaient arrivés remontant la rivière Aripuanã depuis la rivière Madeira.

(18) Les **Suruí**, par contre, se seraient séparés de la souche commune beaucoup plus tôt, il y a environ 1500 ans, alors qu'aucune date ne peut être suggérée pour la sous-famille **mondé**.

(19) Cfr. Kaplan 1975, Verswijver 1978, Descola 1981 et Lizot 1984.

(20) Peuple **tupi-mondé** habitant à l'est de l'actuel territoire **zoró**.

Quoique plusieurs chercheurs aient travaillé et travaillent auprès des **Cinta Larga**, nous ne connaissons aucun ouvrage publié sur eux. Les informations que nous avons proviennent ainsi de notre propre recherche et des contacts avec quelques uns de ces chercheurs.

(21) Dans la version du mythe de la création des peuples que nous avons recueillie, les **Zoré** nomment dix-neuf peuples en plus de leurs propres groupes locaux et des Blancs. Ils auraient vraisemblablement connu ces peuples lors de leurs migrations.

(22) Cfr. Biocca 1968; Chagnon 1968; Lizot 1984.

(23) Pour avoir pris part à ces événements, notre interlocuteur était en mesure d'apporter des détails qui échappaient à d'autres.

(24) Nom que les **Zoré** donnent aux **Gavião**.

(25) Les descendants de la femme **mbe-um**, par contre, sont considérés des **Pabi** comme leur père.

(26) Nous ne savons pas si ceci vaut pour les **Aruá** aussi car, à notre connaissance, il n'existe aucune étude sur ce peuple.

(27) Cfr. Moore 1984: iv.

(28) Cfr. Rodrigues 1974.

(29) Nous ne savons pas exactement si les **Kirey** étaient un groupe

local au même titre que les neuf autres que nous avons mentionnés ou si ce mot ne définirait pas plutôt une catégorie très grande de **Zoré** qui engloberait tous ceux qui n'étaient pas **Pewey**. En effet, **Kirey** signifie "les gens blancs" et **Pewey** "les gens foncés". Parlant de cela, un de nos informateurs a dit que tous les groupes locaux, sauf bien sûr les **Pewey**, étaient **Kirey**. Nous avons alors pensé à deux moitiés, mais notre hypothèse s'est infirmée lorsqu'on nous a appris que les **Pewey** avaient été ainsi nommés seulement à cause de la couleur plus foncée de leur peau. "Comme il y a des **Yara** (Occidentaux) blancs et des **Yara** noirs - nous disaient les informateurs - il y a des **Zoré** blancs (les **Kirey**) et des **Zoré** noirs (les **Pewey**)". L'hypothèse des deux moitiés s'est dissoute davantage lorsque, après de longues conversations et observations, nous en sommes arrivé à la conclusion qu'aucune raison de complémentarité ou d'opposition, soit-elle rituelle, économique ou relative au mariage, ne justifiait l'existence de deux moitiés chez les **Zoré**. D'autre part, à la faveur de l'hypothèse qui veut que les **Kirey** soient un groupe local comme les autres, milite le fait que dans notre recensement nous avons un petit ensemble de **Zoré**, cinq au tout, qui n'ont jamais été identifiés autrement que comme des **Kirey** et s'ils sont maintenant si peu nombreux, nous a-t-on appris, c'est parce que les autres sont tous morts. Les deux possibilités nous paraissent susceptibles d'être retenues. Nous ne sommes pas en mesure de trancher la question dans l'état actuel de nos connaissances. Ajoutons simplement que Louold 1986 semble considérer les **Kirey** comme un groupe local exactement comme les autres.

{30} Il est important de préciser que nous parlons ici de cousins croisés comme les **Zoré** eux-mêmes les définissent, c'est-à-dire, n'importe quel cousin, patrilatéral ou matrilatéral et de quelque génération que ce soit.

Bref, tout cousin sauf le cousin parallèle. Il va de soi que cette définition n'est pas celle formulée par Lévi-Strauss 1949 (cfr. aussi 1958) pour conceptualiser les cousins croisés unilinéaires ou issus de classes unilinéaires.

(31) Par ailleurs, Bontkes et Bontkes (1974) ont trouvé que ces deux types de mariage comptent pour 100% des 78 cas qu'ils ont étudiés chez les voisins *Suruf*. A notre connaissance c'est la première fois que l'on trouve une population qui suive la règle du mariage de façon aussi unanime.

(32) Nous ne connaissons pas l'étymologie exacte du signifiant *wāwā*, mais par la description de ses activités, par le récit de ses relations avec les êtres non-visibles et par les faits que nous avons observés, nous croyons pouvoir à bon droit traduire *wāwā* par chamane.

(33) Cfr. Brunelli et Cloutier 1986.

12 BIBLIOGRAPHIE

a) Ouvrages

- ARNAUD E. et CORTEZ R., "Aripuanã: considerações preliminares", Acta Amazônica, 1976 6, 4 Suplemento : 11-31.
- BIOCCA E., Yanoama, Récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens, 1968 Paris: Librairie Plon.
- Boletim do CIMI, "O encontro de Porto Velho", 4,20 : 207-219. 1975
- _____, "Situação dos índios Surui, Munxor e Cinta Larga", 5, 31 : 22-24. 1976
- BONTKES W. et BONTKES C., On Surui (Tupian) Social Organization, Summer Institute of Linguistics, Ms. 1974
- BRUNELLI G., "Bebe! Bebe!... Jikkoi! Les Zorós vont à la chasse", Recherches Amérindiennes au Québec, XV, 3 : 45-57. 1985a
- _____, Le développement contre les Indiens, communication présentée au congrès "Sud/Sud - Rapports entre l'Afrique, l'Amérique latine et les Caraïbes", réunion conjointe de l'ACELAC et l'ACEA, 15-17 mai 1985, McGill University, Montréal. 1985b
- _____ et CLOUTIER S., "Zorós et colons: encore une guerre en Amazonie", Recherches Amérindiennes au Québec, XVI, 2-3 : 152-156. 1986
- CHAGNON N.A., Yanomamö, The Fierce People, New York: Holt, Rinehart & Winston. 1968
- CHIAPPINO J., The Brazilian Indigenous Problem and Policy: The Aripuana Park, 1975 Copenhagen/Geneva: Amazind/IWGIA Document.
- COIMBRA C.E.A.Jr., Relatório das atividades de pesquisa desenvolvidas por Carlos Everaldo Alvares Coimbra Junior entre os Suruí do Posto Indígena 7 de Setembro, no Território Federal de Rondônia, no período 25.12.79 a 17.01.80. Ms. 1980
- DAVIDSON D.M., River and Empire in Madeira Route and the Incorporation of the Brazilian Far-West, 1737-1808, thèse de doctorat présentée à Yale University. 1970
- DESCOLA Ph., "From Scattered to Nucleated Settlement: A Process of Socioeconomic Change among the Achuar", WHITTEN N.E., ed., Cultural Transformations and Ethnicity in Modern Ecuador, Urbana: University of Illinois Press. 1981

GAMBINI R., Relatório de visita à Frente de Atração Zoró, Ms.
1983

_____, Segundo relatório de visita à Frente de Atração Zoró, Ms.
1984

_____, "O que aprendi entre os Zoró", Viver 1, 3 : 26-29.
1985

HEMMING J., Red Gold, The Conquest of the Brazilian Indians, London: MacMillan.
1978

KAPLAN J.O., The Piaroa, A People of the Orinoco Basin, Oxford: Clarendon Press.
1975

LEVI-STRAUSS C., Les structures élémentaires de la parenté, Paris: Presses Uni-
1949 versitaires de France.

_____, Tristes tropiques, Paris: Librairie Plon.
1955

_____, Anthropologie structurale, Paris: Librairie Plon.
1958

LIZOT J., "Histoire, organisation et évolution du peuplement Yanomami",
1984 L'Homme, XXIV, 2 : 5-40.

LOVOLD L., "First He Locked Them in: A Creation Myth among the Gavião and the
1986 Zoró Indians of Brazil", SKAR A. et SALOMON F., eds., Natives and Neigh-
bors in Indigenous South America: Anthropological Essays, Gothenburg:
Acta Universitatis Gotenburgensis.

_____ et FORSETH E., Relatório preliminar: trabalho de campo antropológico,
1982 Ms.

MINDLIN E.L., Os Suruí da Rondônia, thèse de doctorat présentée à la Pontificia
1984 Universidade Católica de São Paulo.

MOORE D.A., "The Gavião, Zoró, and Arara Indians", In The Path of Polonoeste:
1981 Endangered Peoples of Western Brazil, Cultural Survival Occasional Pa-
per No 6 : 46-52.

_____, Syntax of the Language of the Gavião Indians of Rondônia, Brazil,
1984 thèse de doctorat présentée à la City University of New York.

NIMUENDAJU C., "As tribus do Alto Madeira", Journal de la Société des Américan-
1925 nistes de Paris, N.S., 17 : 137-172.

NIMUENDAJU C., "The Cawahib, Parintintin and Their Neighbors", STEWARD J.H.,
1948 ed., Handbook of South American Indians, Washington, D.C.: United
States Government Printing Office, vol. 3 : 283-292.

PRAXEDES C., "Primeiro Encontro com os Índios Zorós", Revista Geográfica Uni-
1977 versal, 38 : 68-79.

Revista de Atualidade Indígena, "Apoena conta a atração dos Zorós", 2, 10 : 2-8.
1978

RODRIGUES A.D., "A classificação do tronco linguístico Tupí", Revista Antro-
1964 pológica, 12, 1-2 : 99-104.

_____, "Linguistic Groups of Amazonia", LYON P.J., ed., Native South
1974 America, Boston: Little Brown & Company.

ROOSEVELT T., Through the Brazilian Wilderness, New York: Charles Scribner's Sons.
1919

WERSWIJVER G., Enquête ethnographique chez les Kayapo-Mekragnoti: contribution
1978 à l'étude de la dynamique des groupes locaux (scissions et regroupements),
thèse présentée à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

b) Articles de journaux

A FOLHA DE SÃO PAULO, 21.01.1977 : Sertanista tentara a atração dos Zoró.

_____, 27.01.1977 : O perigo branco.

_____, 02.08.1977 : Apoena vai contatar os índios Zoró.

_____, 30.08.1977 : FUNAI adia encontro com índios Zoró.

_____, 23.04.1978 : Meirelles anuncia a visita do diretor da
FUNAI a Rondônia.

ISTO E, 31.08.1977 : Apoena volta à selva.

O ESTADO DE SÃO PAULO, 09.12.1976 : Apoena pede nova expedição.

_____, 21.01.1977 : Sertanistas querem chegar aos Zorós antes
dos peões.

_____, 13.10.1977 : Começa atração de índios em Rondônia.

_____, 08.11.1977 : Sertanista pede criação de nova reserva
indígena.

_____, 30.12.1977 : Gripe contamina tribo.

O JORNAL DA TARDE, 13.10.1977 : Apoena parte em busca dos Zorós.

O JORNAL DO BRASIL, 23.01.1977 : FUNAI tenta atrair Cabeças Secas que correm
sérios riscos em Rondônia.